

A propos du narcissisme

Gabriel BALBO¹

Intervention faite au cours du séminaire de Psychosomatique, Médecine et Psychanalyse
Du Dr. Houchang Guilyardi, le 2 décembre 1998

(...) Je peux parler du narcissisme, si vous voulez, ce n'est pas à vrai dire ce que j'avais pensé évoquer ce matin. Ce que j'avais pensé évoquer ce matin, j'y ai pensé un peu hier soir et ce matin, quelques moments auparavant. Mais peut-être qu'en effet ce ne serait pas mal de travailler le narcissisme, si vous voulez. Je n'ai pas mes documents, mais en fin de compte, je connais assez bien la question pour la travailler depuis 3 ou 4 ans, et pour finalement essayer d'en élaborer quelque chose de plus précis et de voir peut-être ce qui, dans la maladie effectivement, aurait trait à une certaine représentation narcissique, car dans la mesure où la maladie est toujours définie comme une altération de la santé - si vous prenez les dictionnaires : la maladie c'est une altération de la santé - cette

définition présente ceci d'intéressant, c'est qu'elle se fonde sur une négation : la maladie, ça *n'est pas* la santé. Cela est peut-être évocateur puisque ce qui m'intéresse, c'est la maladie chez l'enfant. Or il est vrai que pour ce qui regarde toutes les cures que j'ai pu mener avec des enfants, on ne m'a jamais amené un enfant parce qu'il était malade au sens de la maladie. Jamais. C'est purement psychique, un enfant. C'est-à-dire que pour un analyste, le corps c'est l'affaire des autres : des médecins, de la mère. Ce n'est pas l'affaire de l'analyste. L'analyste s'occupe vraiment et « purement » de choses d'ordre psychique ou intellectuel - puisque maintenant les indications relèvent essentiellement de l'échec scolaire. De plus en plus fréquemment, dès qu'un enfant a un problème à l'école, on

¹ Gabriel BALBO, Psychanalyste. Vice-Président de l'Association Psychanalyse et Médecine. Directeur de Publication du Journal Français de Psychanalyse, Co-fondateur, avec Jean Bergès et M. Bergès-Bounes de L'Ecole de Psychanalyse d'Enfant à Paris, Fondateur du CFAP, Psychanalyste Membre de l'Association Freudienne Internationale.

Ouvrages Parus : *L'enfant et la psychanalyse*, avec Jean Bergès, Ed. Manon, *Jeu de Places de la Mère et de l'Enfant, essai sur le transmissivisme* avec Jean Bergès, Ed. Erès, et *Psychanalyse, Autisme et Défaillance Cognitive Chez l'Enfant*, avec Jean Bergès, Ed. Erès. Responsable de rédaction de la revue *La Psychanalyse de l'Enfant* (épuisée), Editions de l'Association Freudienne Internationale.

interpelle les parents et on leur dit : "Il faut que vous ameniez cet enfant dans un CMP, CMPP ou dans un hôpital, ou chez un analyste ou chez un psychothérapeute." C'est-à-dire qu'on revient au fond à ce qu'étaient les CMP à l'origine, avant guerre et après guerre, ces Centres Psychopédagogiques, les CPP, qui avaient été inventés pour aider les enseignants à solutionner les cas difficiles. Voilà quel est le fond de la demande aujourd'hui. Par exemple, les enfants énurétiques vont être amenés à l'analyste mais à contre coeur, c'est-à-dire à contre courant, puisque ce serait une « maladie », c'est-à-dire quelque chose d'impur, soit de non « intellectuel ». Et du coup, les enfants résistent, autrement dit, ils prennent parti : la psychanalyse ne concerne pas les choses pisseuses ; les merdes, c'est pour le médecin !

Alors, quel est effectivement l'intérêt pour nous, peut-être, d'aborder la question de la maladie du côté du narcissisme, puisque c'est la demande ? Je vais répondre : il faut, si vous voulez étudier le narcissisme, que vous retourniez absolument — car c'est le texte fondamental — au livre III, c'est-à-dire aux *Métamorphoses* d'Ovide. Il n'y a rien à faire ; il faut y retourner absolument. D'abord parce que jamais personne ne le lit, ensuite, parce qu'il est la source de la question, enfin parce qu'il évite d'affabuler. Un Que-Sais-Je, dont je ne me souviens pas le nom de l'auteur, insiste. Sur la légende de Narcisse amoureux de son image. Il insiste beaucoup là-dessus, or ça n'a jamais été ça le narcissisme. Narcisse, il est amoureux mais d'un autre pas de son image. Le reflet qu'il voit dans l'eau, eh bien c'est l'autre, c'est-à-dire que ce n'est absolument pas lui. Il voit un très bel homme dans cette eau calme et tranquille, qu'une branche n'a même pas effleurée. Je pourrais dire : « n'a jamais défloré », car on retrouve ainsi la virginité, puisque vous savez que pour les Anciens, Narcisse étant chasseur, il commettait une faute grave, c'est qu'à l'époque des Grecs, « qui va à la chasse reste chaste » — ou bien "perd sa place". C'est-à-dire que la chasse était en opposition à l'amour ; la chasse — ou la mort de l'autre — était en opposition à l'amour — soit à Eros ; quelqu'un qui allait trop à la chasse, c'était quelqu'un qui était partisan de la virginité, donc de la mort. Et c'était une faute. C'était une faute d'aller à la chasse, donc de préférer la mort à la vie. Quand, fatigué, Narcisse se repose près d'une nappe d'eau que même pas une branche d'arbre n'est jamais venue troubler, pour en briser le dormant, le texte souligne en latin que ce plan d'eau n'a donc jamais connu — dit le texte, je

le cite — "un lapsus". Car un lapsus c'est quelque chose en latin qui est mobile, qui court, que rien n'arrête, que rien ne peut arrêter. Et les latinistes, quand ils traduisent "lapsus", prennent souvent l'image du torrent qui court et que rien n'arrête. C'est ce qui est dans un mouvement incoercible. C'est ce qui indique l'incoercible contrainte. A cet égard, le lapsus c'est l'impossible, le réel même de l'obsessionnel. Deux vers plus loin, comme il se repose près de cette nappe d'eau, car il est fatigué de la chasse, le texte indique en latin que ce repos est le *lassus*. Vous voyez, on passe du lapsus au *lassus*. Et tout le texte — pour ceux qui sont latinistes, moi je suis un mauvais latiniste, mais pour ceux qui le sont, et ce que vous êtes probablement tous — est un texte d'une grande beauté car sans arrêt des jeux d'opposition s'y décrivent. Il avait été traduit en français par un certain Lafaye qui était professeur de latin à la Sorbonne : traduction abominable ; Ovide tel que l'a traduit Lafaye, ça n'a absolument rien à voir avec l'original, c'est une invention « racinienne » : il aurait pu écrire Ovide en alexandrin, c'eût été aussi bien. Maintenant vous avez chez Budé une édition qui est toujours celle de Lafaye, mais elle est dite "considérablement revue et corrigée" — elle est bien plus près du texte latin original.

Vous voyez que Narcisse est là amoureux d'un autre, il ne se voit pas du tout dans l'eau. Les deux pages où Ovide traite de Narcisse sont lacaniennes. on ne peut pas s'imaginer comme ! Il est dupe : c'est d'un autre qu'il est passionnément amoureux, et non pas de son reflet. Il dit : "Mais enfin, ce n'est pas possible. Je lui tends mes bras, il me tend ses bras. Je lui parle, il me dit pareillement son amour." Il lit bien, il lit sur les lèvres, comme fait le bébé avec sa mère, il lit sur les lèvres de l'autre que l'autre lui parle. Et c'est justement à propos de l'inouï que d'un seul coup, brutalement — et ça, ce n'est quand même pas l'habitude chez Ovide — il s'écrie : "Mais c'est moi !" On ne sait pas d'ailleurs pourquoi il s'écrie soudain "Mais c'est moi ! C'est piteusement de moi-même dont je suis amoureux !". Et à ce moment-là, contrairement à tous les racontars qu'on vous fait, non seulement il n'est pas amoureux de son reflet, mais il n'en veut pas. Il ne veut absolument pas de cette image pour amour. "Ah si on pouvait seulement séparer le corps de l'âme", dit-il, "et si ce corps qui m'était autre, je le retrouvais autre et qu'à nouveau je puisse être amoureux de cet autre ! ...". Vous voyez, c'est tout à fait le contraire de ce qu'on raconte. Evidemment, rien à faire. Et ça va se

terminer par ceci, qu'il va dire : "On ne peut peut-être pas s'unir à deux, mais en tout cas nous mourons Un ensemble." Voilà comment ça se termine, le mythe de Narcisse. C'est-à-dire que vous avez là le paragon, le slogan de toute la littérature occidentale : Roméo et Juliette, Tristan et Yseult, j'en passe et des meilleurs. On ne peut peut-être pas s'aimer pour ne faire qu'un parce que les familles ne le veulent pas, mais nous, nous nous unissons et nous ferons Un dans la mort. C'est cela le narcissisme, c'est la mort comme une, comme un.

Ça n'a l'air de rien, ce texte, mais figurez-vous que ça a marqué, que ça marque encore, puisque ça continue à faire l'objet, à être le fond d'un débat concernant la littérature, l'art, la philosophie, le cinéma, etc. Autrement dit, est-ce que ce que l'homme produit est le miroir de ce qui l'entoure ou pas? Est-ce que ce qu'il produit concerne ce qui serait autre ou pas? Ça va aller si loin que par exemple, en voyant le tableau du Caravage qui est à Rome, et que peut-être certains d'entre vous ont vu, où vous voyez un Narcisse peint magnifiquement, par une circularité si parfaite et un jeu de miroir tel, que si vous tourniez d'un demi-tour le tableau, vous auriez la même peinture. Quand Le Poussin voit ce tableau, il s'écrie : "Mais peindre Narcisse comme ça, c'est vouloir la mort de la peinture." Vous voyez, c'était le cri du Poussin devant cette question du narcissisme, qui était pour lui évidemment la mort de l'art. Et en littérature, comme en tout art, c'est la question qu'on doit se poser toujours du narcissisme. Voilà pourquoi Breton a pu vouloir la mort de « l'objet ».

La maladie justement, en quoi est-ce qu'elle vient briser, altérer, être un lapsus dans ce miroir qui serait au fond l'Autre social ? Ça va très loin. Je me souviens de cette conférence qui avait été faite à Rennes par un énarque, c'était du temps de Juppé, et qui disait à des futurs directeurs d'hôpitaux qu'il fallait complètement repenser le rapport de l'homme à la maladie. D'abord la médecine, la maladie, etc., dans l'échelle de ce qui rapporte budgétairement à l'Etat, ça arrive en 68e position — or l'ultime position c'est le numéro 84, c'était donc très bas dans l'échelle — et par conséquent ça nous coûte plus que ça ne nous rapporte ; dans ces conditions, il faut changer le rapport de l'être humain à la maladie. Il existe des pays, comme les Indes où, quand vous êtes malade, mortellement, on vous dit : "c'est fini, c'est la mort, au revoir", et

puis on meurt." Alors cet énarque disait : "Il faut changer." Et il ajoutait : "On ne guérira plus à fonds perdus. On ne devra plus s'occuper que des gens dont on serait certain qu'ils seraient guérissables." C'est dire combien la question du narcissisme est quelque chose d'important puisqu'on voit là quelle politique était dite, à savoir que "ça nous coûte beaucoup, tous ces médecins, tous ces malades; ça suffit comme ça ; c'est vraiment de la luxure ; qu'est-ce que ça veut dire de soigner sans arrêt, alors qu'après tout nous sommes trop sur terre ?" On entendait tout cela dans ce qu'il articulait. Il a provoqué évidemment — inutile de vous le dire — des réactions très violentes de la salle, mais ça ne l'a absolument pas altéré d'un pouce. Il disait : "Vous avez beau ne pas être d'accord, vous verrez, c'est quelque chose que vous connaîtrez nécessairement d'ici dix à quinze ans. Nos budgets ne nous permettent plus de nous occuper à ce point de nos malades." C'est assez étonnant. Et au fond, je n'avais pas pensé du tout à l'époque que ça concernait aussi le narcissisme, à savoir qu'après tout, si on ne s'occupait pas tant des malades, peut-être que tout compte fait on n'aurait une société qu'avec des gens « bien portants » ; puis à un moment donné, qui ne seraient plus « bien portants » seraient mourants, et quand on serait « mourant » ce serait fini de rire. Un peu comme aux Indes ou dans des pays comme ça. N'être pas « mourant », être « bien portant » : voilà le phallus narcissique au possible pour un grand Autre, dont parlait sans même le savoir cet énarque.

Je me souviendrai toujours de cette psychiatre qui était allée en vacances aux Indes et qui s'était rendue compte qu'elle avait une maladie pandémique mortelle, la peste me semble-t-il. Elle s'était fait le diagnostic et va dans un hôpital. On lui dit : "Oui, c'est fini. Au revoir." Elle proteste de son désir de vivre, d'être soignée comme il convient de l'être dans son cas : "Mais enfin, ce n'est pas possible." Elle va à l'ambassade et on lui interdit de prendre l'avion pour retourner en France." Elle se trouve une espèce de mage qui connaissait les vertus des plantes avec qui elle négocie, et qui veut bien se charger d'elle. Si bien qu'elle s'en est sortie ; elle garde de ce voyage un souvenir ineffaçable ! On le lui avait dit qu'effectivement, d'aller dans des pays comme ceux-là, il valait mieux n'y aller qu'avec des associations, des clubs de vacances, en sorte de pouvoir être traité à l'occidentale en cas de maladie grave. Mais elle avait voulu y aller par elle-même,

marcher pieds nus, goûter à un autre narcissisme : ce sont des choses qui peuvent coûter la vie ...

Alors qu'est-ce que c'est, en fin de compte, que ce narcissisme social, c'est-à-dire qui ne tolérerait plus aucun lapsus, qui voudrait qu'au fond tout soit parfaitement lisse et quasiment spéculaire ? C'est cela qu'on me demande quand on m'amène un gosse, c'est : Faites-en donc un enfant ressemblant tout à fait à l'autre qu'on veut qu'il soit, un enfant qui réussisse. Autrement dit : donnez nous notre belle image. C'est ce que laissait sous-entendre aussi cet énarque : "Bien entendu, si des riches ont envie de se payer des cliniques très onéreuses, ça c'est leur affaire. Ce ne sera plus l'affaire de la Sécurité Sociale." Je n'invente rien, je m'en souviens très bien de ce discours. Et pour cause, c'est qu'il était particulièrement troublant car je ne m'attendais pas à une telle franchise devant un auditoire de futurs directeurs d'hôpitaux qui s'entendaient donc dire que c'était fini leur petit jeu narcissique avec la Sécu, qu'ils seraient eux aussi obligés de changer de miroir, de ne plus être dupes d'un certain reflet professionnel, qu'ils devraient changer de réflexe, qu'on n'aurait plus tant d'hôpitaux, tant de directeur, qu'on en garderait quelques-uns, et puis c'est tout. Qu'est-ce qu'on fera d'un hôpital s'il ne s'y trouve plus de malades ? Est-ce que ça deviendrait des HLM ? Je préfère ne pas y penser.

Houchang Guilyardi : C'est déjà ce qui se déroule en psychiatrie !

Gabriel Balbo : Ah bon ?

Houchang Guilyardi : En Angleterre et en France, il y a déjà des reconversions en cours avec une partie de l'hôpital — d'abord ça passe en centre de soins pour personnes âgées, ensuite centre de loisirs et puis HLM. Certains hôpitaux près de Paris sont en cours de reconversion : Maison Blanche, par exemple.

Gabriel Balbo : Ville Evrard aussi, de l'autre côté de la rue ?

Houchang Guilyardi : Ville Evrard tient mieux, mais le nom a été transformé, "Etablissement public de santé".

Gabriel Balbo : Pour un enfant, il est bien évident que le rapport narcissique à la maladie se joue entre sa mère et lui. Mais est-ce que, de toute façon, ce n'est pas toujours, la maladie, un rapport qui se

joue quelque part dans un transfert ? Puisque nous pensons inconscient, nous ne pouvons pas définir l'inconscient autrement que par le transfert. L'inconscient, pour qu'il existe, pour en donner une définition sérieuse — Lacan dans le séminaire "L'acte psychanalytique" nous le rappelle et un récent bouquin de Christiane Lacôte sur l'inconscient le rappelle très bien aussi : un inconscient, pour exister, sauf à en faire un lieu fixe de choses primaires, archaïques ou cinématographiques, a au moins besoin de deux sujets, c'est-à-dire d'une disparité subjective nécessaire à l'existence d'un transfert. Faut de ce transfert, vous pouvez courir pour trouver un inconscient. C'est-à-dire que l'inconscient dans la cure, il est aussi le produit de cette disparité subjective que la mise en place du transfert réalise. Qu'est-ce qui, dans ces conditions, entre une mère et un enfant — puisqu'après tout, il y a bien de l'amour entre une mère et un enfant, comme il y a de l'amour dans le transfert — produit de la maladie chez l'enfant ? En quoi le symptôme que produit l'enfant est-il nécessaire ? On sait que le symptôme, c'est le signifiant d'une vérité. La vérité ici, elle est chez la mère. C'est de sa vérité que l'enfant est symptôme, ou d'une vérité dont peut-être elle ne veut rien savoir autrement que par ce symptôme. A cet égard, je définis personnellement l'adolescence de la façon suivante : j'appelle adolescence le trauma gravissime, et dont on ne se remet jamais, que subit un père et/ou une mère quand son enfant (ou leur enfant) décide de s'occuper de sa propre vérité et non plus de la leur, et par conséquent quand cet enfant les prive des symptômes qu'il avait pour leur bien, pour leur permettre de soutenir un certain rapport qui était le leur à une vérité dont ils ne voulaient peut-être pas tellement entendre parler. Et si, quand vous avez affaire dans des cures à des adolescents, vous écoutez bien ce qu'ils disent de leurs parents, vous verrez quel drame en effet est pour eux l'adolescence. La crise dont ils parlent, c'est la leur et non pas celle de leur rejeton. Ils créent une crise pour essayer à nouveau de produire du symptôme chez l'enfant, pour qu'en fait à nouveau quelque chose de leur vérité soit soutenu par lui. Et c'est dramatique, en effet, quand de guerre las l'adolescent retourne du côté de cette symptomatologie parentale et devient l'adolescent qui traîne à n'en plus finir, prend de la drogue, devient délinquant, bref entre dans la catégorie de ce que je nomme : « les adolescents millésimés ». Eh bien, je crois qu'il faut là travailler avec les parents, car c'est un trauma qu'ils vivent. D'un seul

coup, la vérité qui est la leur, leur revient dans la gueule. C'est dramatique, c'est vraiment dramatique. Jusque-là, l'enfant était au fond « bon symptôme de famille », tout comme le « bon père de famille » sait s'occuper du bien des siens. Il s'occupait bien à son insu de la vérité de ses parents. Cette vérité, elle est parfois si dure, que ça peut aller chez l'enfant jusqu'à une maladie mortelle, jusqu'à prendre à son propre compte quelque chose d'un désir de mort, d'une pulsion de mort.

Vous voyez, on était parti de la maladie comme négation et on la retrouve, la négation, ici. Il ne s'agit pas que la vérité s'affirme ; il vaut mieux au contraire continuer à la cacher par des symptômes. En latin, maladie se disait *male habitus*, c'est-à-dire être mal, avoir mal. Cela avait donné en français *égrotance* ; être égotant c'est "être malade", et non pas être *ergotant*. Vous voyez qu'on retrouve cette négation, de même qu'on retrouve la maladie du côté du social par le mot "passion", qui est un embarras, un trouble, mais tout autant collectif qu'individuel. On oublie ça, que le mot "passion" concerne la collectivité, les souffrances collectives et le supplice. Voyez les Evangiles.

Voilà la question que je me posais en venant ce matin et que j'élaborais à partir des interrogations qui sont les miennes sur la question des maladies chez l'enfant, des maladies physiques, dont j'entends assez peu parler. On ne vient pas me trouver lorsque l'enfant a une maladie grave ; s'il est malade, on m'informe même pour me dire qu'il ne viendra pas à sa séance, puisqu'il est souffrant.

Je suis allé lire des sociologues aussi pour essayer de savoir ce que la sociologie peut soutenir du lien social que symptomatise la maladie.

Je suis allé lire un sociologue, celui qui a inventé la sociologie ; Montesquieu. Il faut relire *L'Esprit des lois*. Vous avez à un moment donné Montesquieu qui répond à la question de savoir pourquoi les Anglais se suicident tant. "Par bonheur", dit-il. Ils font du commerce, s'enrichissent, ont tout ce qu'ils désirent, et pourtant, contre toute attente, ils se suicident ! On est donc bien obligé de dire que c'est par bonheur. Inutile de souligner que ce trait d'esprit a dû faire rire beaucoup de gens du XVIIIe. Mais il ajoute ceci : "C'est clair qu'il doit y avoir un trouble physique qui les porte à se donner la mort. C'est purement physique." C'est très étonnant ce propos, qu'il y aurait comme ça quelque chose de physique dans le suicide. Alors qu'à lire Lacan, le suicide est l'issue trouvée pour

sortir de la chaîne signifiante lorsqu'elle est vécue comme trop aliénante, c'est-à-dire lorsqu'elle signifie trop au sujet qu'il n'a pas été désiré, qu'il n'est pas désir du désir de l'Autre. Mais j'étais retourné à Montesquieu pourquoi ? Eh bien parce que la dépression est devenue une maladie sociologique, c'est devenu un mal sociologique.

Le mot "dépression" maintenant est un pur signifiant : il ne signifie plus rien du tout, vous ne pouvez plus le définir que négativement. Qu'est-ce que la dépression ? Ce n'est pas autre chose que la dépression ! Très bien. Et c'est physique. Et ce qui est physique, c'est la sociologie, ainsi la définissait Durkheim. Vous avez de plus en plus de laboratoires pharmaceutiques qui conçoivent une pharmacopée non pas tant pour soigner que pour dire comment elle agit, ainsi vous dépeint-elle – par l'action pharmacopéenne – les caractères du symptôme. Autrement dit, la symptomatologie et la nosologie sont devenues le discours du pharmacien. La dépression n'est donc plus du tout ce que Freud pouvait en avoir élaboré, ni même ce qu'un Kraepelin, par exemple, pour ce qui en est de la manico-dépression, avait pu en dire. C'est très impressionnant comme d'un seul coup certaines maladies deviennent purement sociales, c'est-à-dire purement physiques, strictement sociopathiques.

Un certain Ehrenberg, sociologue, parle de la dépression. C'est intéressant quand même de voir que nous sommes obligés actuellement de nous battre pour défendre nos concepts. De nous battre vraiment, et non pas les flancs : on est obligé de faire la guerre ; c'est bien pire que du temps de Freud. Il était conquérant. On est là, nous, à défendre nos concepts, à les entourer de murailles, bref, à faire des châteaux forts pour essayer de dire : "Mais si, l'inconscient existe, il y a le transfert, c'est-à-dire un pont qui passe d'un château à un autre." Je me rends compte que je ne travaille plus dans les conditions où je travaillais il y a vingt ans. En venant vous parler, je tente une sortie, j'agis en commando.

- DISCUSSION -

Houchang Guilyardi : Deux remarques. Donc cette adolescence, c'est une proposition très intéressante sur le traumatisme et la vérité, de prendre sa vérité et ne plus s'occuper de celle de son père ou de sa mère.

Gabriel Balbo : Je vous conseille de vous occuper - vous verrez comme c'est clinique ce que je vous dis là - de vous occuper des parents qui ont soi-disant des adolescents qui sont en crise, et vous verrez comme c'est profond et comme la douleur chez eux est grande. C'est tout à fait dramatique.

Houchang Guilyardi : Alors justement, tu disais qu'à ce moment-là il y a certaines maladies. La question c'est --- parce qu'effectivement on sait bien que l'adolescence c'est le départ de la plupart --- les départs psychotiques, ça se situe à ce moment-là, mais aussi d'un certain nombre de symptômes physiques; il y a une kyrielle de symptômes comme ça. Mais est-ce que chez les parents, ça ne serait pas plutôt chez des parents où il y aurait justement ces chutes dépressives et ces maladies, plutôt que chez l'adolescent à ce moment-là? Parce qu'en plus, les parents reprennent quelque chose dans une identification très souvent à ces adolescents, l'identification sexuelle spécialement. Et qu'est-ce qui se passe éventuellement de leur chute à eux là-dedans? Je voudrais glisser ça sur la deuxième remarque sur la dépression. Je ne sais pas si c'est une définition sociale ou si nous avons à défendre nos concepts davantage qu'il y a vingt ans, si c'est une autre façon de travailler.

Je suis allé hier aux journées scientifiques de l'hôpital Esquirol, qui est un hôpital psychiatrique, qui était sur la précarité. Il a fallu le médecin du corps, le médecin généraliste de l'hôpital, qui vient dire: "Je ne voudrais pas vous insulter" (il employait ce terme, ce qui ne me paraissait justement pas déplacé) en disant que quand même, tous ces clochards qu'il recevait étaient déprimés. C'est-à-dire en réalité, il est tout à fait exact qu'avec ces clochards, on n'envisage pas la dimension dépressive; ce n'est pas vrai! Ni les médecins, ni les psychiatres n'envisagent l'étendue de l'aspect dépressif qui est là-dedans. Eventuellement, effectivement, on les vire ou on les soigne ou on tient à les garder. C'est d'ailleurs un leitmotiv étonnant que la plainte sur la fugue permanente de ces SDF, sans se rendre compte que très probablement il y a un aspect vital pour eux de s'en aller, de ne pas rester dans les institutions, aussi antipathique ou plein de douches chaudes que ce soit. On ne se rend pas compte que s'ils restaient quelque temps, ils passeraient l'arme à gauche. En tout cas, il est inexact de penser que la dépression, chez eux, est envisagée au premier plan. Ce n'est pas le cas.

Gabriel Balbo : Je vais essayer de répondre à ce que tu dis.

Houchang Guilyardi : Je finis ça, qui me semble correspondre tout à fait à l'orientation scientifique ou scientifique, biologique de ces dernières décennies, qui est la dépression, qui n'est jamais que la reprise sous d'autres aspects de ce qui a toujours été appelé une dépression endogène, c'est-à-dire hors d'atteinte. Ça rejoint ces aspects de valorisation génétique qui consistent à verrouiller davantage le fait de ne pas s'en occuper. Conclusion : qu'est-ce qui se passe avec ces clochards profondément déprimés ? C'est-à-dire qu'il faut les maintenir et il ne faut pas les traiter de manière majeure là-dessus. Il faut quoi ? En profiter pour écraser un peu plus le déchet qui est en face, parce que c'est ce qui se passe: le déchet, on le met hors de la vue ou on le maintient à l'intérieur, hors de la vue. Et de toute façon, on en profite parce que quelqu'un de mélancolique — le terme n'a pas été employé — qu'est-ce qu'on fait avec un mélancolique, soi-disant mélancolique et dans une jouissance pure ? C'est à la fois exact, mais à la fois c'est la jouissance de l'autre qui est en face très spécialement. Et dans le système médical, psychiatrique, voire social, on en profite en maximum de cet écrasement sans prendre en compte vraiment la dimension de ce sujet-là dont il faudrait envisager la dépression profonde. Et je ne sais pas si on a à défendre nos concepts, mais il ne me semble pas non plus que les psychanalystes mettent à un quelconque moment en avant la prise en charge de tous ces clochards, de tous ces mélancoliques, de cet aspect du côté SDF, du côté de la dépression. Je ne sais pas ça.

Gabriel Balbo : Mais ça rejoint ce que je disais tout à l'heure à propos du narcissisme tel que le veut l'Autre social. Je vais te dévoiler encore une chose que je suis en train d'écrire sur le narcissisme; il y a *Narcissisme jubilatoire et narcissisme dépressif*. La société, évidemment produit ces déchets dont tu parles maintenant. Ce qu'on oublie trop par rapport au narcissisme, c'est que l'expérience spéculaire dont a parlé Lacan — e à l'époque, il a insisté principalement sur le moment jubilatoire mais pas seulement — l'expérience spéculaire, par cette jubilation, couvre et dissimule un effondrement dépressif chez l'enfant. Pourquoi ? Parce que la mère, qui voit cet enfant jubiler devant son image dans le miroir, elle va parler à l'enfant comme Narcisse va se le dire lui-même : *Iste ego sum !* Elle va lui dire : "Mais c'est

Pierre ! ” Autrement dit, en lui disant ça, qu'est-ce qu'elle lui dit ? : “Ça n'est pas un autre, mon vieux, c'est bien toi.” C'est-à-dire qu'elle produit, par cette nomination, un effondrement. Cette nomination produit donc un effet dépressif. Et à mon sens, on finira bien par s'occuper des maniaque-dépressifs en retournant à ce moment spéculaire où il y a jubilation et dépression dans le même moment. Il y a là quelque chose qui est actuellement dans le social du même ordre : ça jubile d'un côté et c'est déprimé et ça s'effondre de l'autre. C'est quand même notre société. Il est vrai que jusqu'à présent peut-être quelque chose d'un miroir discursif, politique, médical, psychanalytique, etc. devait masquer cela, ou ne devait pas tellement en tenir compte ; mais maintenant cela se présente à nous de façon si évidente que nous ne pouvons plus en faire l'économie. Et le mouvement dépressif, on en a le signe chez l'enfant, c'est quand il se retourne vers sa mère devant le miroir : c'est fini, son corps à elle n'est plus à son service à lui, et son discours à elle non plus n'est plus à son service. Le rapport des peuples à leurs gouvernants est de nos jours le même : ils se retournent vers toutes ces mères pour leur dire que c'est fini, que ça ne prendra plus, tandis que de leur côté ils articulent qu'ils ne sont plus au service des peuples ! Il faut repenser ces deux temps concomitants, simultanés, devant le miroir et ne pas en rester seulement à la jubilation. C'est ce que peut-être ils essayaient de comprendre dans cet hôpital.

Mme X : C'est pourquoi c'était nécessaire, parce que lui il a pris cette expérience; par le transfert il a découvert l'inconscient. Mais en réalité, une fois qu'on est passé par la découverte freudienne, on repère ailleurs. Il n'y a plus besoin de ça maintenant que Freud a fait son travail...

Gabriel Balbo : C'est vrai, mais ces lapsus ils les font, notre fonction à nous est de les écouter, ces lapsus, et non pas d'en faire à notre tour.

Mme X : Oui, d'accord, mais ce n'est pas parce qu'on est psychanalyste. Ils en font de toute façon des lapsus ...

Gabriel Balbo : Souviens-toi Houchang, de cette réunion que tu avais organisée pour présenter notre bouquin à Jean Bergès et à moi, dans ton institution là-bas, avenue Parmentier. Je sors à 10 heures de ma leçon de musique et d'harmonie alors que j'ai rendez-vous à 10 heures et quart-10 heures et demi pour cette présentation. Je me dis alors :

“Tiens, je vais aller faire un tour au BHV et m'acheter une paire de savates.”. “Il n'y a pas de chaussons ici, monsieur.” M'objecte-t-on ! Je sors donc du BHV. “Bof, je vais prendre un petit déjeuner.” Mais je n'avais pas faim. Il était 11 heures. On me sert un petit déjeuner dans un café où on installait déjà les tables pour le déjeuner. Puis je pense : “Oh, je vais aller au Bon Marché, au fond.” J'avais mon téléphone portable mais je l'avais débranché. Je vais donc au Bon Marché, et pour finir j'achète carrément une paire de chaussures fort chère. Donc j'étais tranquille, j'avais payé pour ma faute. En sortant du Bon Marché, je remets le téléphone portable en marche. Ça n'a pas loupé ! “Monsieur, on vous attend.” Mon dieu c'est vrai, il était midi bientôt et j'avais manqué ! Je veux dire que c'est vrai que l'inconscient, dans mon rapport à Houchang, était devenu une affaire de chaussures (choses sûres), de choses certaines. Et le plus beau, c'est toute cette mise en place inconscientes pour réaliser vraiment le lapsus, l'acte manqué. C'est admirable. Ceux qui ne connaissent pas la psychanalyse ignorent ces jouissances-là. La secrétaire du lieu m'a appelé, il était midi moins quart, pour me dire : “Monsieur vous savez que vous êtes attendu ?” Je demande : « où ? ». Elle me répond : “Mais enfin ! ”. “Ah, mais oui, j'arrive.” C'était trop tard. Je n'y allai pas.

Houchang Guilyardi : Du moment qu'il n'y a pas de problème avec moi ! A propos de l'inconscient et du transfert, je finis par avoir des doutes. Je pense qu'on peut chercher dans Lacan et je suis quasiment sûr que ça ne se trouve pas. J'avais proposé : « la structure c'est le transfert ». Et maintenant elle est enseignée comme si elle venait de Lacan, ce qui me paraît tout à fait aller dans le sens des évidences et de l'absence de propriété de ce genre de symbolisme. Mais je ne sais pas à quel point ça a été développé à ce moment-là — je ne crois pas — chez Freud et chez Lacan. Mais c'est quelque chose qui me paraît au contraire finalement méconnu parce qu'on n'envisage pas suffisamment ce réseau énorme d'entrecroisements ou de transferts permanents qui tissent les uns et les autres.

Sandrine Malem : Est-ce que vous voulez dire que le rapport de Narcisse à son image dans l'eau, est de l'ordre du transfert parce qu'il voit cette image comme un autre ? Donc il y a de l'amour. A partir du moment où il reconnaît que ce n'est pas un autre mais que c'est lui, alors effectivement il n'y a plus de transfert, il n'y a plus d'amour, il y a

cette dépression, cet effondrement, cette désillusion... De la même façon pour les SDF : chercheraient-ils à éviter cette rencontre avec l'autre, d'où pourrait surgir le transfert ? Ca me fait penser à la très grande difficulté des malades que l'on peut rencontrer à l'hôpital à investir un transfert. Est-ce que la maladie sert de protection contre le transfert ? Ou peut-être est-ce parce que, à force d'être technicienne, la médecine occulte de plus en plus cette dimension là, qui est pourtant nécessaire dans le processus de guérison ?

Houchang Guilyardi : C'est que les SDF n'ont pas ce statut extrêmement qualifiant qu'avaient, souvenez-vous, les clochards : tous philosophes. C'était en général de grands philosophes qui avaient décidé de retourner au tonneau, sous les ponts. Eh bien, c'étaient les films et la littérature qui ont mis beaucoup le... Le SDF est vraiment du côté du déchet. C'est très étonnant qu'un discours d'un maire soit : "Attention, il faut s'occuper d'eux sinon ils peuvent mourir." Je vois l'immeuble où j'habite, ils ont transformé la porte donnant sur le boulevard avec une fermeture électronique, c'est-à-dire une barre en fer qui fait que ça fait aimant. C'est tel qu'on ne peut plus ouvrir. On ne peut plus ouvrir de l'extérieur, alors que c'était le cas avant. Et du coup on retrouvait dans l'escalier, quand il faisait froid, ces hommes qui dormaient là. J'avais un voisin d'un certain âge qui, le matin, avec la radio les réveillait, qui disait : "Il fait beau", etc. Vous pensez, il faisait un froid de canard. Il ne se réveillait pas. Alors il se mettait à lui réciter Lamartine. Dans l'immeuble, c'est fini, ils n'entrent plus. On n'en veut pas. Ça a été très impressionnant.

Gabriel Balbo : Un clochard — appelons-le quand même comme ça — qui vivait là sur un banc et à qui les enfants apportaient des denrées, des sucreries. A son décès, la tombe a été payée par les commerçants du quartier. Là effectivement, il y a une dimension, une dimension de reconnaissance, du désir du désir de l'Autre. Ce qu'on ne reconnaît plus ; de nos jours, le déchet est beaucoup plus évacué.

Houchang Guilyardi : Il y a aussi le fait que qui travaille et a une situation peut très bien du jour au lendemain et perdre ce travail et cette situation et devenir aussi quelque chose de cet ordre. C'est pour ça que quand vous parliez de cet Autre, tant qu'il est autre, on peut le haïr seulement — ou l'aimer. Mais si ça nous arrivait ?

Gabriel Balbo : Cette pathologie du déchet existe aussi à propos des personnes dites âgées, et dans les présentations pathologiques que sont les démences : on ne se reconnaît plus dans la démence, on ne reconnaît plus l'autre, l'autre ne vous reconnaît plus, et on ne se reconnaît plus dans le regard que l'autre porte sur vous. Une sorte de travail de l'abjection, de mise à distance se produit. Je ne sais pas comment on peut en rendre compte.

Mr Y : Est-ce que c'est l'Etat-Providence? L'Etat-Providence depuis... pour ne pas qu'ils risquent de menacer la société. Est-ce que c'est cela? Est-ce qu'à l'intérieur de cela, il y a toute l'effectivité des effets de domination ? Un SDF, ce n'est pas un clochard. Peut-être pas seulement parce que tous les clochards étaient philosophes, mais que dans la cloche et sous la cloche on peut y mettre quelques philosophies, parce qu'il y a là un mot qui fait contenant de quelque chose. Que ce soit SDF, RMI, une association un peu mentale, mais enfin les lieux d'aisance on les appelle les W.C., on ne les appelle plus les Water Closets parce que c'est trop long. Et dans les hôpitaux, sur les chiffres il y a... On a là, par rapport à l'évolution du langage et dans un fonctionnement qui tend à être de plus en plus un fonctionnement... où la lettre prend la place du mot, elle évacue le mot, donc elle est support d'un autre signifiant et d'un signifiant qui serait toujours du côté du morcelé, du morcelé de la lettre par rapport au phonème même et par rapport au mot. Et cela irait effectivement dans le sens d'une déchetterie. Vous parliez tout à l'heure d'un effet spéculaire, mais face à la lettre qui vous désigne, pas face au mot...

Gabriel Balbo : On ignore ce qu'on doit au déchet : on lui doit le droit administratif, le droit de Canon ; c'est dire qu'il y a les bons déchets, les mauvais déchets, les déchets sacrés, les reliques, etc. Vous ne savez plus l'importance que ça avait. Et au fond, quand on nous enseignait à la communale ce qu'était l'Empire romain, on nous en donnait les deux traits fondamentaux : Ils pouvaient marcher trente kilomètres avec leurs armures et leurs sacs à dos, et ils ont inventé les égouts. C'est ce qu'on nous apprenait. Souvenez-vous. La question du déchet à Rome était fondamentale : les édiles, le droit administratif sont nés du déchet. Et vous savez comme moi ce que c'est que le ministère de l'Intérieur, et ce que c'est que le droit administratif ? Faut-il conserver quelqu'un dans l'Etat ou l'expulser ? Est-ce

quelqu'un qui peut avoir notre identité, ou bien quelqu'un qui n'en a aucune, c'est-à-dire que rien ne peut nommer ?

Mr X : Dans une équipe de psychiatrie que j'ai beaucoup fréquentée il y a longtemps, nous nous occupions d'un monsieur qui s'appelait monsieur SNP — sans nom propre. C'était un monsieur qui venait d'Algérie, qui était probablement un descendant des esclaves africains des grands seigneurs de... La première fois que je l'ai entendu et que j'ai su que c'était un monsieur africain, j'ai voulu l'orthographier comme un nom wolof ou je ne sais trop quoi, avec une apostrophe, etc. Non, c'étaient trois lettres. Est-ce que ça veut dire qu'il avait un prénom ? Parce que ça, c'était quelque chose d'endémique, sans même les aspects coloniaux, dans un certain nombre de pays où il n'y avait pas de noms, il n'y avait que des prénoms.

Mr W : Oui, mais pas "fils de".

Gabriel Balbo : Oui, mais la chaîne avec le nom écrit, chaîne que porte à son cou le militaire, ça a été inventé à Rome, car il fallait qu'on sache quels étaient les soldats qui étaient morts, de façon à permettre aux femmes à Rome de pouvoir se remarier. Il y a eu des décrets qui se sont succédés : "Non, elle n'a pas le droit." "Oui, elle a le droit." "Après quatre ans." "Avant trois ans." Enfin, ça n'arrêtait pas ; cette question... c'était un hochet, c'est le cas de le dire.

Annick Galbiati : Cette manière de parler par sigles ne caractérise pas seulement la désignation des clochards ou des exclus, les marginaux. C'est vraiment un trait, une caractéristique du discours actuel. A la limite, les mêmes lettres, les mêmes sigles définissent tout et n'importe quoi.

Mr Z : Je crois que c'est quelque chose qui est très symptomatique de la manière, du cadre dans lequel se construit le discours social. Je crois que nommer par sigles, c'est un cadre qui est étatique, c'est-à-dire c'est une gestion autrement dit administrative d'ensemble. On a parlé — vous avez parlé du clochard qui venait dans votre immeuble, c'est-à-dire la manière dont on peut établir autrement un rapport avec les pauvres. Il y a toujours eu un rapport entre les riches et les pauvres, et c'était un rapport où on parlait des pauvres, de certains pauvres, chacun avait ses pauvres. Il faut voir comment toute la charité s'est construite dans des cadres communautaires ; autrement dit, le pauvre et

le riche n'étaient pas coupés, si on peut dire, d'une communication même intersubjective. Alors que maintenant on passe au déchet. Jamais on n'aurait dénommé le pauvre, le déchet. C'est ça qui est un problème, c'est-à-dire que maintenant c'est une gestion; on essaie de rationaliser la gestion des déchets. Là, c'est quand même un changement très important. Alors je crois que c'est parce que peut-être le problème de la différence économique, elle nous échappe en tant que personnes, et elle rentre dans des formes beaucoup plus collectives, anonymes, administratives, économiques.

Et une autre idée qui m'est venue, c'est aussi la question du pourquoi du déchet par rapport au clochard. C'est que quand on parlait du clochard, on avait l'impression aussi que quelque chose dans (...) était liée à l'histoire, et quelque chose aussi était liée à un choix. Or maintenant, quand on voit un SDF, on ne pense pas que c'est un choix de vie : on doit pouvoir travailler, on doit avoir sa télé, un certain nombre de choix comme ça. On a l'impression que c'est ça. On ne voit plus d'itinéraire. Il est comme ça, on le gère, et puis voilà, il n'a plus d'histoire. Je crois que là il y a quelque chose quand même sur lequel il faut s'interroger, parce que derrière tout ça, il y a une subjectivité.

Gabriel Balbo : La question du déchet, je disais que nous lui devons la naissance du droit administratif à Rome. Même dans d'autres cultures cette naissance s'est produite. C'est la culture même. Qu'est-ce qu'on fait des morts ? Qu'est-ce qu'on fait de nos morts ? Est-ce qu'on leur donne une tombe ou pas ? Est-ce qu'on les inscrit ou pas ? Et vous savez comme moi ce que fut ce retour au déchet, à la déchéance, en Europe dans les années d'avant-guerre, en 1940. Ce fut un retour à des millénaires d'avant notre culture, où il s'agissait d'effacer, de faire en sorte que les déchets ne laissent même pas de traces, à propos des Juifs.

Mme X : C'est pour ça que quand vous parlez des morts en tant que déchets, ça me choque. La façon dont une société traite ses déchets et traite ses morts.

Mr Z : Il y a une équivalence qui se fait.

Mme X : Mais je ne pense pas. Quand on parlait de la question de la belle mort en Grèce, le mort n'était pas un déchet.

Gabriel Balbo : Mais la Grèce, c'est très près de nous. Quand les anthropologues essaient de voir comment naissent des cultures, c'est toujours la question de la place et du signifiant accordés aux morts dont il s'agit. Soudain, ils conservent un nom.

Mme X : C'est pour ça, la façon dont vous traitez des déchets et des morts — comme vous dites : à partir de 1940 peut-être. Avant ce n'était pas la même chose.

Gabriel Balbo : Vous savez, quand même, ça reste pour moi une question. Il y a toute l'idéologie hitlérienne, mais pour moi c'est toujours la question : comment une culture comme la nôtre a pu arriver à retourner en arrière de cette façon ? Je veux dire que ça reste pour moi une interrogation.

Mme Y : Les Romains, ils s'occupaient des déchets, et chez nous c'est pareil, c'est-à-dire qu'on ne veut plus de mauvaises odeurs. Avec l'hygiénisme, c'est cet effacement de l'odeur. Le clochard, il... tandis que le SDF il pue, c'est à la limite insupportable.

Gabriel Balbo : Mais à force de parler nous-mêmes de déchet, on en vient — ça s'est passé dans le monde de Lacan avec les analystes, et peu à peu c'est comme si on arrivait à oublier de quoi on parlait et à participer à ce rejet de déchetterrie. Mais quand même, ce qui était mis là-dedans en exergue, c'est la part symbolique essentielle d'héritage contenu dans cet aspect de déchet, et très spécialement le père et le père mort. Au bout d'un temps, on en arrive nous-mêmes à l'évacuer, comme le fait l'économie à l'heure actuelle qui est peut-être une gestion désubjectivée des déchets.

Mr W : Il y avait ce week-end un colloque sur "Psychanalyse et fin de vie" où il y avait un médecin de réanimation néonatale qui parlait du statut des enfants morts à l'hôpital et de ce qui différencie le statut d'embryon et d'enfant. Que l'un va à l'incinérateur comme un déchet en-deçà d'un certain terme qui est légalement fixé — je crois que c'est une vingtaine de semaines — et qu'au-delà c'est un enfant qui n'est pas forcément nommé, qui n'a pas été... d'état civil, mais qui pourtant est soumis au même traitement, on pourrait dire, peut-être soumis au même traitement mais qui ne va pas dans un incinérateur, mais va dans un crématorium. Il y avait là des signifiants qui se voulaient très différents les uns les autres, destinés à décrire des

statuts différents, mais qui en réalité étaient très semblables, mais où on voyait bien que le corps social — c'est le cas de le dire — avait besoin de légiférer à un jour près: on est ou déchet ou personne.

Mme X : C'est comme les poubelles. Les poubelles justement... J'en arrive à me demander si cette fabrication, prolifération des déchets n'aurait pas affaire avec une sorte de retour dans le réel de ce que le (...) ne prend pas en compte du côté d'une certaine causalité. C'est la fonction du reste.

Houchang Guilyardi : Et le déchet coûte de plus en plus cher aujourd'hui ; c'est-à-dire que je ne sais pas si ce déchet romain est le même que le déchet du XX^e siècle. Ce n'est pas le même, parce que le déchet de l'époque, il était déchet. Aujourd'hui on paie très cher pour transformer les déchets et pour faire en sorte qu'ils servent à nouveau. On parlait d'ordure, on les trie et on va les retransformer, on va en faire quelque chose de ces déchets. Aujourd'hui, le déchet, si un individu est un déchet, on lui donne quand même — on essaie en tous les cas de lui donner 2500 F. Ce n'est plus tout à fait un déchet. Un déchet à qui on attribue une allocation n'est plus tout à fait un déchet, parce qu'avant le déchet était déchet, on ne lui donnait rien. On lui donnait l'aumône, on lui donnait un petit quelque chose. Là, ce n'est plus tout à fait l'aumône, puisque c'est la société dans sa globalité qui lui attribue quelque chose. On essaie quand même de sortir ce déchet de la situation dans laquelle il se trouve. Autrement on ne lui donnerait rien. On essaie de le recycler.

C'est quand même très imaginaire, c'est-à-dire que la gestion des réels déchets, on paie pour ça, en réalité c'est parce qu'on ne veut pas y toucher, parce que ça sent et ça tache, parce qu'il y a quelques personnes. Certains ferrailleurs, imaginez-vous, sont reconvertis maintenant dans les déchets et les quelques-uns qui s'occupent de ça font des fortunes colossales, parce qu'effectivement ils passent sur cet imaginaire-là et ils mettent les mains dans la merde — imaginairement. Ça se traduit en fortunes colossales. Maintenant dire que la société — on ne va pas prendre la société comme persécutrice trop unitairement — qu'elle recycle comme ça les déchets en leur donnant 2500 F, on peut aussi essayer de considérer qu'elle donne un appui pour faire face quand même à cette chute. On peut aussi considérer ça, sans non plus tirer de conclusion. Gabriel Balbo parlait des Indes — maintenant on dit l'Inde — c'est très impressionnant. Je ne sais pas

si vous avez vu cette vache qu'on ne touche pas, qui tombe sur le côté de la route, eh bien on continue à ne pas y toucher. Mais il y a quand même, par exemple, un chien qui passe et qui y touche, il commence à tirer sur un morceau et manger, ainsi de suite. C'est assez impressionnant. Et ce n'est pas très loin de ce qui se passe pour les êtres humains. D'abord on laisse tomber, il vit peut-être le reste de sa vie, il vit sa mort peut-être.

Gabriel Balbo : Comment faire la part entre une société qui fonctionnerait sur le mode du pulsionnel — et produire du déchet, c'est un mode pulsionnel — et l'intégration, qui elle, viserait le fonctionnement social ? Et là on saisit quelque chose d'un fonctionnement inconscient et ce qu'il en est d'une économie qui, pour des raisons tout à fait rationnelles, prouve que c'est préférable, c'est moins coûteux de payer quelqu'un 2500 F à ne rien faire dans une position d'excès plutôt que de le rémunérer davantage pour lui épargner d'occuper cette position. On entre là dans une problématique qu'il ne faudrait pas rendre trop psychologique, puisque nous avons affaire à de l'économie brut, mais à un économique brut qu'il serait opportun de remettre en question sur un plan qui serait un plan plus interprétatif et qui sortirait le fonctionnement économique d'une nécessité qui est complètement barbare. La barre est difficile entre la fonction du discours et ce dont on peut être parfaitement conscient d'un certain type de fonctionnement.

Jacques Saliba : Là on touche à mon avis quelque chose d'important parce que c'est vrai que toutes les sociétés font une séparation très forte entre le pur et l'impur, entre tout ce qui est souillé, qui est sacré, etc. Toute culture fonctionne comme ça, et je ne crois pas qu'on y échappera. Ce qui est très important, c'est que pour que de l'économie rentre quelque part, il faut qu'il y ait de la catégorisation sociale; c'est-à-dire que pour qu'on puisse gérer de l'homme, il faut que cet homme qu'on gère économiquement, d'une certaine manière, il soit défini dans une catégorie. Donc il faut le construire quelque part et le classer quelque part. A partir du moment où on classe certaines catégories de gens, certaines personnes, dans une catégorie de déchet — on ne dit pas une catégorie de déchet — une catégorie où nous, ensuite — et c'est le non-dit — mais au niveau de l'imaginaire, nous le situons très bien... il peut y avoir une gestion économique et matérielle de ces déchets, sinon ce n'est pas possible. L'exemple de la mort est très intéressant. En fait, il y a des corps morts

qui sont déchets, et d'autres corps morts qui sont des corps morts mais ne sont pas déchets, et on ne peut pas les faire rentrer dans le cadre de déchets. Et j'ai l'impression que ce qui définit fondamentalement le déchet, c'est à partir du moment où le corps ne devient que corps désobjectivé ; c'est-à-dire qu'il n'est pas inscrit par son nom dans un lignage, dans une identification collective de filiation, d'alliance, etc., que toutes les sociétés font, au fond un corps en l'air, je dirais. A la limite, ce corps en l'air comme ça, qui devient un corps complètement négatif, un individu qui n'est que du négatif, voir comment effectivement, même dans la médecine, pour pouvoir gérer certains corps, il faut les définir en des catégories bien précises, qu'ils ne sont pas non plus complètement. Je crois que ce qui est important, c'est que pour qu'on puisse intervenir quelque part d'une certaine manière, il faut que ce soit sur un plan qui sera rentré déjà dans une définition de la place qu'on donne à ce corps. Simplement le problème, c'est que le sujet ne dit pas où on le place. Si on place SDF, si on le place quatrième âge — on parlait des vieux aussi — ou si on le place handicapé, lui ne s'est pas défini comme ça, il a été mis dans cette catégorie qu'il a à subir en tant que sujet, l'image et tout ce que ça signifie d'être dans cette catégorie. Je crois que c'est là le problème. On ne se place pas. On est placé par...

Mme X : ... Premièrement, on est dans un système capitaliste, il y a le problème du chômage. Deuxièmement, on a aussi quand même des forces qui essaient de faire que les sujets qui sont là des déchets deviennent vraiment des sujets. Il n'y a pas non plus que des forces mauvaises. Moi qui travaille en... par exemple je m'occupe d'une famille qui vit dans des conditions atroces, épouvantables. Alors tout le monde... pour trouver un appartement normal, et puis il a six enfants avec un seul salaire, et ils ont maintenant l'appartement, après cinq ans d'effort. Ils se considèrent comme des sujets, maintenant qu'ils ont cet appartement. Donc on n'a pas simplement des choses simples. On a des forces contradictoires, on a un capitalisme sauvage, on a des forces qui essaient de rétribuer malgré ce capitalisme sauvage et qui souvent y arrivent. Parce qu'il ne faut pas dire que les gens... Ce n'est pas vrai. Ils ont le RMI, ils ont des enfants, ils ont des allocations. Puis quand on leur dit "comment ça va ?" ils répondent "ça va", parce qu'ils y arrivent, parce qu'ils ne vivent pas comme nous. Dès qu'on leur donne des appartements qui sont corrects, puis quand ce n'est pas assez grand

on les change, etc. Il y a tout un travail social énorme. En réalité, on ne peut pas penser simplement — on est dans une société très complexe avec des forces antagonistes et on essaie d'équilibrer. Il est évident que le capitalisme sauvage est la force majeure, est la force motrice. Mais il semblerait qu'on n'ait pas trouvé encore un autre genre de société égalitaire, comme le Danemark, où là ils ont trouvé un meilleur système au regard de cette opposition.

Gabriel Balbo: Juste un petit mot. Curieusement on sous-estime en permanence l'ensemble des forces qui permettent justement au sujet de ne pas se déchettiser et qui sont tout à fait considérables. C'est comme si on dénonçait certains aspects, mais qu'on ne tenait pas compte de l'étendue énorme de ça.

Mme X : Et d'ailleurs, les étrangers savent s'en servir très bien, mais il y a en France des gens qui veulent être des déchets et qui ne veulent pas se servir... Ça existe aussi.

Gabriel Balbo : Je finis juste ma phrase. En contrepoint de cela, j'étais très impressionné de voir une émission qui présentait des familles. Deux exemples remarquables qui montrent justement la structure où se placent les différents circuits. Il y avait deux familles qui gagnaient 5000 F par mois. On se demande comment, avec un certain nombre d'enfants, on peut s'en sortir. D'un côté il y avait une famille qui était absolument dans le désarroi, la difficulté, la douleur, l'éclatement; et de l'autre côté, il y avait une famille qui avec la même somme, 5000 F, se présentait de manière — je ne voudrais pas tomber dans une caricature — étonnante : elle s'en sortait très bien. C'était tout à fait organisé dans leur esprit, dans leur appartement ou dans leurs relations dans le couple et avec les enfants. C'était tout à fait intéressant. Mais ils n'étaient pas du tout à la même place psychique, ces deux circuits. Ce n'est pas seulement une histoire d'argent. C'est notre boulot d'envisager ça.

Mme X : Parmi ces forces qui vont à l'encontre du mouvement actuel, il me semble qu'il y a la psychanalyse. Et pour répondre à la question... il y a quelque chose qui est quand même très misanthrope, si je puis dire, dans notre société : est-ce que le SDF n'est pas un symptôme ?

Marianne Bigio : On continue à parler de SDF; c'est un sans domicile fixe, c'est un homme ou une

femme. On continue. On est là à dire: qu'est-ce que ça veut dire ces lettres dont vous parliez? Et on continue. Moi, je suis scandalisée. Excusez-moi.

Madame Z : Et si on revenait au lien entre le narcissisme et jouissance, par exemple. Parce que nous travaillons dans un groupe sur cette question.

Mme Y : Là on est en train de répéter l'exclusion par certains propos. Je veux dire qu'on en arrive à des positions extrêmement tendancieuses, et il y a des choses qu'on ne peut pas entendre. Par exemple certaines interprétations que tu fais de la position des étrangers qui profitent de nos lois beaucoup mieux que les Français. Voilà. Je crois que effectivement ça peut déclencher ce type de réaction. Mais je ne voudrais pas continuer là-dessus.

Annick Galbiati : Je pense que si cette sorte de processus... des sujets... ne pourrait pas être rempli en fonction de ce que Lacan appelle le discours universitaire, le discours administratif... Est-ce qu'on ne pourrait pas le reprendre en termes de discours ? Parce que je crois que quelque part nous sommes tous concernés.

Gabriel Balbo : La question qui se posait et sur laquelle je voulais intervenir ce matin, c'est ce qu'il est très difficile actuellement de penser - pour reprendre les termes de Lacan - le monde sans l'immonde. C'est-à-dire que là où il y a peut-être vingt ans des distinctions et des frontières probablement d'ailleurs arbitraires et superficielles pouvaient exister, qui fonctionnaient comme telles, elles paraissent aujourd'hui imaginaires, je voudrais dire erronées : la clinique qui est la nôtre ne nous permet plus de fonctionner comme cela, en faisant un dehors, un dedans, ce qui est monde, ce qui est immonde. Je veux dire que plus ça va, plus il y a le passage de l'un à l'autre. Pour ce qui regarde la clinique de l'enfant, ce passage est constant; c'est une clinique qu'il faut sans cesse maintenant repenser à partir de là. C'est-à-dire que les indications d'enfants à "problèmes personnels", tels que j'ai pu les avoir il y a de ça quinze ans, et qui étaient le gros de la cure, c'est-à-dire les enfants qui venaient me trouver à 9 ans et qui pouvaient terminer leur travail analytique à 23 ans - c'était ma clientèle grosso modo - ces enfants-là, je n'en reçois plus. Même s'il y avait problématique sociale, scolaire, etc., incontestablement, les enfants qui m'étaient adressés l'étaient par des parents qui au fond étaient sensibles à la

psychanalyse. Et dans ce transfert-là, tout un travail pouvait être fait. Actuellement, les demandes, très curieusement, qui me sont faites sont des demandes qui viennent directement du social, des institutions du social, donc de ce grand Autre-là, et ces demandes exigent non pas un ad-venir de l'enfant, mais un *ab-venir* du symptôme. C'est-à-dire qu'il faut que le symptôme tombe et très vite. Or *ab(venir)* c'est le début, alors que *ad(venir)* indique la fin. Cette demande d'une cure pour *ad-venir* est de plus en plus rare. Ce type de demande est symptomatique de quoi justement ? D'un narcissisme jubilatoire qui a pour fonction de tenir le narcissisme dépressif refoulé, voire de le

forclure, c'est-à-dire de le priver de signifiant. Tout ce qui s'est articulé sur le malaise social et l'immonde qui s'y colloque, concerne justement cette fois, et dans le réel social, et par et pour un réel social, le retour du refoulé ou de ce qui est a-signifiant, le retour de ce qui regarde le narcissisme dépressif. Comme s'il fallait le cliver du narcissisme jubilatoire, afin qu'il prenne davantage consistance. Il faudrait du mauvais, pour qu'ailleurs il y ait du bon. Ce clivage est le narcissisme même, phallique cette fois : « circulez, y'a rien à voir ! ». ■